

# Et si l'économie faisait notre bonheur ?

Branche émergente ou phénomène de mode ? L'économie du bonheur scrute notre rapport au travail, à l'argent, à notre manière de consommer. Mais de quoi s'agit-il vraiment ?

Entretien



**Mickaël Mangot**, économiste, créateur de l'Institut de l'Économie du Bonheur, à Paris.

## Quand on parle d'économie on ne pense pas spontanément au bonheur... Est-ce un tort ?

En tout cas on devrait associer les deux plus souvent. La discipline a déjà un historique. Mais l'économie du bonheur ne s'est pas encore suffisamment imposée dans la société.

## Depuis quand ce rapprochement entre économie et bonheur intéresse-t-il ?

Depuis les années 1970, mais ce n'est que dans les années 2000 qu'il y a une explosion de la recherche. Tout est parti des travaux d'un Américain, Richard Easterlin. Il a montré que les pays les plus riches sont plus heureux. Pour autant, il a constaté qu'aux États-Unis, le niveau de bonheur n'avait pas augmenté significativement depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale alors que le pays s'était largement enrichi. Ce paradoxe a nourri une discipline qui rassemble plusieurs centaines de chercheurs dans le monde. Le prix Nobel d'économie 2015 a été décerné à Angus Deaton pour ses travaux en économie du bonheur.

## Qu'est-ce qui vous a intéressé au point de créer un Institut de l'Économie du Bonheur ?

C'est la confrontation entre l'humain et l'économique, comment notre psychologie va interférer dans nos décisions économiques alors qu'on est, en théorie, censé être complètement rationnels. Or on ne l'est pas, de multiples facteurs peuvent entrer en ligne de compte. À l'inverse, notre situation économique a aussi un impact sur notre bien-être psychologique.

## Mais alors, l'argent fait-il vraiment le bonheur ?

On peut dire qu'il le fait mais il faut mettre des bémols parce qu'il le fait de moins en moins au fur et à mesure que l'on s'enrichit. Chercher l'argent quand on n'en a pas, c'est pertinent ! Cependant, continuer à se battre pour en avoir plus quand on en a déjà beaucoup, cela devient une stratégie vaine pour ce qui est du bonheur. Il y a quelque chose de particulier avec l'argent qui peut devenir un peu comme une drogue.

## Sans être une drogue, il reste un indicateur de notre place dans la société.

Il est un étalon de notre succès qui permet de s'évaluer par rapport aux autres. Il achète l'évaluation que l'on fait de sa vie mais pas les émotions.



Non, les très riches ne se marrent pas du matin au soir !

## Existe-t-il un seuil à partir duquel on peut considérer que ce que l'on gagne ne contribue plus à notre bonheur ?

Angus Deaton et Daniel Kahneman ont mené une étude qui a montré qu'aux États-Unis, certaines variables de bonheur plafonnent à partir de 75 000 \$ de revenus par foyer. J'ai regardé les données de l'Insee pour la France : la satisfaction de la vie va crescendo mais se tasse quand même pas mal au-delà de 2 500 € par personne.

## Qu'est ce qui explique ce tassement ?

Quand on est dans un pays riche on est en haut de la pyramide de Maslow (*N.D.L.R.* : la pyramide de Maslow considère que les besoins humains suivent une séquence prédéfinie des besoins primaires, en bas, jusqu'aux besoins supérieurs en haut). Les besoins primaires sont déjà satisfaits. Donc, on focalise notre attention sur les besoins supérieurs que sont l'estime et la réalisation de soi. Or cela passe très peu par l'argent. Quand on rêve d'être écrivain mais qu'on est expert-comptable, avoir une augmentation de 2 000 € ne change rien à la frustration !

## La frustration peut aussi venir de notre société de consommation qui pousse à vouloir plus et tout de suite...

Il y a trois temps absolument nécessaires dans la consommation : l'avant, le pendant et l'après. Les trois

peuvent apporter du bien-être alors il faut essayer de les optimiser. Si on achète tout de suite, on raccourcit à zéro le premier temps. Il est pertinent d'attendre, de ne pas se précipiter, comme ça, il y a un plaisir à anticiper avant de ressentir celui de consommer.

## N'avez-vous pas l'impression d'être à contre-courant ?

Je me moque d'être parfois en dissonance avec l'orthodoxie économique qui associe quasi religieusement résultats économiques et bonheur. Mon objectif c'est d'aider les gens à retrouver du sens dans leurs comportements économiques. Si on s'aperçoit qu'ils sont absurdes, il faut le dire, sans tomber dans la tendance inverse. Observer que la croissance n'influe que modérément sur le bonheur ne signifie pas qu'il faille aller vers la décroissance. Ce serait un point de vue tout aussi radical et tout aussi faux que de tout sacrifier pour la croissance. L'intérêt est d'amener les gens à se questionner et de les aider à trouver le meilleur chemin pour eux et la collectivité.

## Le travail n'est-il pas aussi un élément essentiel au sentiment de bonheur ?

Oui et à l'inverse, être au chômage est l'un des chocs les plus brutaux dans la vie d'un individu. C'est un choc auquel on ne s'habitue pas avec le temps. Même si l'on retrouve un emploi, on continue d'avoir une estime de soi diminuée et à se sentir en insécurité dans un monde que l'on perçoit comme plus anxiogène qu'il n'était avant la période de chômage.

## Exercer un métier que l'on aime est-il une autre condition au bonheur ?

Un boulot alimentaire ne rend pas forcément malheureux si c'est une stratégie de vie. En ce moment on nous vend beaucoup le bien être au travail, mais pour un individu, il y a différentes façons de le vivre et de le lier aux autres dimensions de sa vie. L'orientation de celui qui le voit uniquement comme un gagne-pain n'est pas forcément mauvaise s'il s'épanouit très bien par ailleurs.

## Le bien-être au travail intéresse de plus en plus d'entreprises. Est-ce une mode ou une stratégie gagnant-gagnant ?

C'est plus qu'une mode. C'est poussé par les jeunes générations qui veulent beaucoup plus, pour leur boulot, que leurs parents. On cherche plus de reconnaissance, de stimulation, de sens... Depuis quarante ans, la satisfaction du travail s'est nettement dégradée. Cela correspond à la mondialisation et à l'automatisation. Passer huit heures par jour dans une activité pour laquelle on n'est pas satisfait ou dans laquelle il y a une balance émotionnelle très négative, cela pose un problème. Se préoccuper du bien-être au travail est important en soi et a un impact positif pour les entreprises (la productivité est meilleure, il a moins d'absents, moins de *turn-over*...). À la fin, tout est mieux.

Recueilli par  
Christel MARTEEL.

Heureux comme Crésus ? Mickaël Mangot, Eyrolles, 259 pages, 16 €.